

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

OÙ S'ADOSSE
LE CIEL

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

La Porte du voyage sans retour

DAVID DIOP

OÙ S'ADOSSE LE CIEL

Roman



VOIR DE PRÈS

David Diop est représenté par SFSG Agency.

© Éditions Julliard, Paris, 2025.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0864-7

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

« Tant de relais ont disparu, tant de sources ont tari. Tant de trésors des trois règnes ont été ensevelis dans l'océan de sable houleux du Sahara. »

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, « Standards critiques de l'art africain », *African Arts*, vol. 1, n° 1, 1967.

« Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière. Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pierres authentiques. »

Marguerite Yourcenar,
« Carnets de notes » de *Mémoires d'Hadrien*,
Gallimard, 1953.

« L'Afrique occidentale fut autrefois un désert dont les forêts étaient remplies d'animaux sauvages.

Cette contrée fut peuplée par des invasions venues d'Égypte, d'où fuyaient les populations accablées par les incessants travaux auxquels les forçaient les rois de ce pays. »

Yoro Diaw,

« Les Six Migrations de l'Égypte auxquelles la Sénégambie doit son peuplement », *in* Siré-Abbâs-Soh,

Chroniques du Foûta sénégalais,

Maurice Delafosse et
Henri Gaden (eds.), 1913.

À la mémoire de Madiagne Diop. Pa'.

*Pour Valérie,
fleur de souffle, lumineuse.*

1

Bilal Seck était presque nu. Ses habits de pureté, deux pièces d'étoffe blanche, étaient désormais maculés de terre, tachés de sang et criblés de trous d'étincelles récoltés aux abords de foyers éphémères. Son seul bagage était sa mémoire. Prostré, les yeux baissés, le dos appuyé contre un mur fissuré du lazaret de Djeddah, il monologuait comme un homme privé de raison. C'étaient de courtes phrases psalmodiées, presque chantées, qui franchissaient ses lèvres desséchées par son propre souffle :

« Je suis le voyant, l'élus des élus. Je suis le rapporteur omniscient, le lien vivant entre le passé et le présent, le scribe d'hier et d'aujourd'hui. Les paroles du grand ancêtre sont ma sauvegarde, le talisman de ma survie tant que je ne les aurai pas léguées à mon tour.

Je suis le voyant, l'élus des élus, le scribe des destins.

Moi, Bilal Seck, je n'appartiens pas à la noblesse de mon pays mais j'ai de l'honneur, plus que l'homme qui prétend être de sang pur et dont je suis l'esclave louangeur, le griot. La honte ne l'a pas submergé de m'abandonner loin de chez nous, sans remords, alors que nous voyagions ensemble en Terre Sainte. Pourtant je croyais que nous étions amis véritables, égaux dans l'estime, inséparables depuis l'enfance. Je suis un griot royal lié à sa famille depuis toujours. Je connais par cœur les généalogies des rois et des reines du Waalo, auxquels je sais rattacher son patronyme, et même celles du Kayor, du Sine, du Djolof, indissociables au Sénégal. De mon savoir, les rois tirent leur pouvoir. Et malgré cela, ou peut-être à cause de la crainte suscitée par la force divine de ma parole, les rois et les nobles ont décrété que mon sang, celui de mes ascendants et de mes descendants, était impur.

Si jamais je reviens un jour dans mon

village natal à Maka, près de Saint-Louis du Sénégal, pour y mourir, je n'aurai pas le droit d'y être enseveli. Je ne pourrai qu'être suspendu au bout d'une corde, au creux d'un baobab. Là, ma dépouille séchera loin du sol, pour que la terre des champs et l'eau des marigots ne soient pas souillées par sa putréfaction réputée plus rapide que celle des autres cadavres.

Moi, Bilal Seck, je connais la cause première de cette croyance en l'impureté de mon sang. Ignorée de ceux-là mêmes qui veillent à son strict et violent respect, autant chez les nobles que chez les griots. Je sais l'origine de la dégradation de ma caste, la faute originelle de mon ancêtre. Dans l'extrême dénuement où je me retrouve aujourd'hui à cause de mon maître Yérin Thiaw, je n'ai pour seule consolation que les fruits de ma mémoire des origines. C'est ma seule raison de vivre et peut-être aussi de me venger.

L'histoire de l'indignité de ma caste est arrivée jusqu'à moi au bout d'une chaîne de paroles rapportées par soixante et onze

maillons vénérables. J'en suis le soixante-douzième et je me dois avant de mourir de trouver le dépositaire des causes immémoriales de notre proscription.

La parole du premier passeur a traversé les âges, identique non pas dans sa lettre mais dans son esprit, puisque sa langue a disparu depuis longtemps. Chaque génération s'est approprié cette histoire de nos origines en y mêlant ses propres peurs, ses désespoirs et ses espoirs. Derrière les mots d'aujourd'hui couvent ceux des Anciens, ressurgissant de proche en proche, sertis d'une étrangeté familière, élucidés par le miracle d'une compréhension millénaire. Cette histoire a jailli de soixante et onze bouches, à côté de tant de mots banals de la vie quotidienne, de tant de phrases sans lendemain. La parole des origines a été conservée comme une eau pure recueillie au puits d'un désert, à laquelle n'ont le droit de goûter que des initiés. Ils l'ont soigneusement gardée, comme le plus beau des trésors, alors qu'elle justifie par l'autorité du temps

une dégradation sociale qui n'a pas de sens pour moi aujourd'hui. Si cette parole marquant notre sang du terrible et injuste sceau de l'impureté était divulguée, elle donnerait aux nobles une raison de plus de nous mépriser. Mais il est essentiel que nous la préservions de l'oubli car si nous ne savions pas d'où nous venons, nous ne serions plus des opprimés lucides, susceptibles de nous affranchir un jour.

Il n'est ni bon ni utile de travestir le passé. Si je changeais un mot de l'histoire qui m'a été transmise, que ferais-je d'autre hormis tomber dans l'illusion qu'il est profitable de l'embellir ? Pourquoi donner de fausses espérances, fourvoyer les générations futures qui s'épuiseraient à recréer des âges premiers chimériques ? La vérité crue est plus nécessaire à l'humanité que les apprêts du mensonge. Et je trouve un réconfort paradoxal à me remémorer le chant des origines, même s'il me mortifie. Il m'enseigne que les malheurs qui m'oppriment aujourd'hui, une multitude de femmes et d'hommes des temps

jadis les ont supportés avant moi. Ainsi ne suis-je plus seul au monde.

Je suis l'élus, le scribe des destins, le rapporteur omniscient. Je suis le seul capable de dévider la trame cachée au plus profond des âmes anciennes. Le premier passeur du chant des origines a dit, et je le répète tel que je l'ai entendu et appris :

Antef l'archer est désarmé. La sentence prononcée par Ésitout-Pétoubastis est équivoque. Son exécution n'est pas limpide. La foule venue d'Abydos épie Antef qui ignore où placer la limite entre les sacrilèges et leurs gardiens jusqu'au Pays des Morts. »